

—Au Sud, le nègre est plus opprimé ; au Nord, il est plus humilié. Un Louisianais regarde un nègre comme une bête fauve ; un Pennsylvanien le traite comme un quart d'homme.

—Mais des citoyens ! des républicains ! Que disent de cela vos philosophes, et comment, en face de la déclaration des droits, expliquent-ils cette anomalie incroyable ?

—Les esprits philosophiques, rares partout, le sont aux Etats-Unis plus qu'ailleurs ; personne ne se rend compte du véritable motif de la haine des Américains pour les noirs. Je crois que le calvinisme y est pour beaucoup. Le noir étant prédestiné à souffrir, il faut qu'il souffre : c'est la race de Caïn. Je pense aussi que l'orgueil républicain ici, comme dans les Républiques anciennes, prend volontiers pour piédestal le dos des esclaves. Pauvre humanité !

—Pauvre humanité ! répétait-je.

—Quelle route allez-vous prendre pour vous rendre aux lacs ?

—Je ne sais, vous me renseignerez.

—Voici une bonne occasion. José le noir va partir demain pour Genesee par la plus belle route du monde, les bords du Genesee, qui traverse une région très-pittoresque de la Pennsylvanie, et que les Européens ne connaissent pas du tout. Prenez José pour guide ; il est très-adroit et connaît le pays.

—De tout mon cœur ! Vivent les routes de traverse ! en général, les voyageurs passent et repassent par les mêmes sentiers ; c'est plus commode et moins instructif. Ils vont de Boston à New-York et de New-York à Boston, se faisant recommander aux hommes célèbres du pays et marchant sur la trace des touristes qui les ont précédés. Le beau moyen d'apprendre quelque chose de neuf ! Jetons la plume au vent, et marchons à l'aventure. Votre guide est lui-même un *non-descript* "un être à part" à ce titre il me plaît beaucoup et je l'accepte.

—Il va vendre, au nom de son ancien maître qui était Espagnol, une petite maison et un domaine dont ce dernier vient d'hériter à Genesee, et qui appartenait à une vieille dame espagnole mariée à un officier de la guerre de la révolution. Cette dame, restée veuve, avait fait exploiter par un fermier sa terre de Genesee et était venue habiter les limites de la Virginie, où elle vient de mourir de la façon la plus singulière. La Caroline du Nord, comme vous savez, est limitrophe de la Virginie, et ces deux provinces jouissent, sous le rapport de la salubrité, de réputations différentes. Le sol de la Caroline est bas, marécageux, malsain ; celui de la Virginie est montueux, accidenté, en général salubre. Notre vieille dame, devenue veuve, ne crut pouvoir mieux faire que d'aller habiter en Virginie une maison assez jolie, située sur le flanc d'un coteau. De son balcon et de ses fenêtres elle avait le nez sur les étangs et les marais de la Caroline ; mais elle n'en était pas moins en Virginie, et la Virginie est éminemment salubre. Cela la satisfaisait et elle vivait tranquille, sûre d'aller jusqu'à cent ans. Mais voici que l'on trace un nouveau cadastre ; on envoie des inspecteurs en Virginie, et ils mettent le côté au de la bonne dame dans la Caroline. Ce fut pour elle le coup de la mort : la Caroline était si malsaine !.. Elle prit le lit, et huit jours après elle n'était plus. C'est elle qui laisse pour héritier don Ignazio, et José va tâcher de tirer

des mains des attorneys l'héritage de son maître. Vous partirez avec lui !

—Certainement !

Deux jours après, José et moi nous étions en route pour Genesee, sur la crête même qui sépare les deux grands bassins, celui de Mississipi et celui des Laës. Le paysage agreste, varié, mêlé de cultures très soignées, de roches abruptes, de grandes prairies et de bouquets d'arbres, débris des vieilles forêts, est un des plus charmants que j'aie vus.

—Eh bien, José, dis-je à mon compagnon de route qui marchait lestement en portant sa petite valise, vous m'avez promis votre histoire et j'y compte.

—Elle est fort simple, Monsieur. J'ai commencé ma petite fortune à la Havane et au Texas ; vous allez savoir comment. Mon père, Africain de la côte de Guinée, appartenait à un riche Espagnol, propriétaire à la Havane. Ce dernier me donna à son fils. Don Ignazio, c'était le nom du fils, me traita bien, et me donna avec ma liberté une petite somme d'argent ; j'appris à lire et à écrire. Les Espagnols, malgré leur orgueil, sont assez humains envers nous autres ; ils nous soignent malades et nous gardent devenus vieux. Don Ignazio eut des discussions graves avec le gouverneur de l'île, le fameux Tacon, qui était fort impérieux. Ignazio avait la tête chaude. Il se mit à courir les aventures, réalisa sa fortune, arma un petit brick, réunit une bande d'aventuriers, et, profitant de la guerre qui était déclarée entre l'Espagne et les colonies, se mit à faire des prises en mer. Sa bande lui était fort dévouée. Aidé par elle, il réussissait de temps à autre à faire quelques bonnes captures, ménageait les équipages, s'emparait de l'argent et des marchandises, et ne manquait pas d'en avertir le gouverneur Tacon, que cela mettait en fureur. Il m'aurait volontiers emmené avec lui ; mais le métier ne convenait pas à mon humeur pacifique. Je commençai un petit commerce qui me réussit bien, commerce de menues merceries, de dentelles et d'objets d'habillement dont les gens de notre race sont, comme vous le savez, très curieux. Cependant le fils de mon maître s'était enrichi de son côté sur une plus grande échelle. Il s'était emparé de la petite île de Galveston, alors déserte, dont il faisait le centre de ses opérations. Le hasard voulut qu'un jour, dans un café de la Havane, je me trouvasse à côté de deux Américains fort bavards. C'étaient de ces aventuriers hâbleurs que vous avez rencontrés au Texas en si grand nombre. Ces gens, qui étaient d'Opelousas, mêlaient le nom de don Ignazio à leur conversation. Je prêtais l'oreille.

—Combien sommes-nous ? demanda l'un.

—A peu près soixante, répondit l'autre, tant de l'Arkansas que de la Louisiane. C'est bien assez, j'espère, pour venir à bout d'une quarantaine de mauvais Espagnols.

—Ignazio n'est pas commode, et les gens qu'il a sous sa main ne le sont pas plus que lui.

—Bah ! l'affaire est très-bonne ; nous ne la manquerons pas. Tacon nous donne de l'argent et des fusils.

Cela me parut grave, et j'écoutai plus attentivement.

—Les Peaux-Rouges nous aideront ; ce sont des Couchattes, et ils ne font de quartier à personne. Ils sont maintenant en guerre avec Ignazio, persuadés que c'est lui et sa bande qui